U d'/of OTTAWA
39003000997030

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/pt8lelivredesliv08bonn

TIÈME CAHIER, CAHIER POUR LE PREMIER JANVIER
DE LA HUITIÈME SÉRIE

JEAN BONNEROT

le livre des livres

FRAGMENTS

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Il a été tiré de ce cahier quatorze exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement;

et un exemplaire d'auteur numéroté a *exemplaire d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement; l'abonnement sur whatman à cette huitième série est de cent francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs) 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

REL AUG 2 2 1974

le livre des livres

FRAGMENTS

AP
20
.C15
#818
1907

à Edmond-Maurice Lévy
en hommage d'amitié

le jour de Noël 1906

Jean Bonnerot

GRAND MÈRE, qui, le soir, au rougeoiement des bûches,
Disiez des souvenirs de votre jeune temps
Avec des mots tremblants de peur et si chantants
Qu'ils semblaient un joyeux bourdonnement de ruches
Dans un clos de soleil et de sainfoins montants,

Je me souviens de vos paroles d'invectives
Qui maudissaient le siècle en regrettant l'hier.
Vos cheveux étaient blancs des neiges de l'hiver;
Et, sous l'orbe agrandi des lunettes pensives,
Vos yeux ne voyaient plus que très loin dans l'éther.

C'est que l'âge morose a noué sur vos tempes
L'aveugle bandeau noir qu'Amour met aux amants;
Les jours vous semblent courts ainsi que des moments;
Le réel s'exagère à la clarté des lampes :
Seul est beau le passé vêtu de flamboiements.

Grand mère, s'il est vrai que votre temps fut grave
Et noble comme un songe et beau comme l'amour,
Ce n'est point dans la vie indécise d'un jour,
Mais dans les livres vieux où le passé se grave
Plus immortellement qu'un nom sur une tour.

pour un bibliophile

à Félix Chambon

Vous les aimez d'amour, comme on aime les choses
Que le temps destructeur et rude consacra,
Vos vieux livres vêtus de robes d'apparat,
Qui resongent sans doute avec enchantement,
Dans le calme bleuté de votre chambre close,
Au passé qui ressemble aux beaux contes charmants.

Et vous aimez aussi ceux-là en robes neuves
Comme le rire en fleurs des jardins printaniers,
Qui rêvent de vieillesse et de mains d'écoliers,
Livres étincelants de l'empreinte des ors,
Pour avoir le moirage atténué des fleuves,
Et la molle douceur des rêves qui sont morts.

Ils sont tous là dans un bel ordre de musée,
Les maroquins ridés comme d'anciens tableaux,
Les chagrins pointillés de gouttelettes d'eau,
La basane rugueuse et les parchemins doux,
Avec le titre à vif en lettres écrasées,
Et le fleuron de marque entremêlé de houx.

Vous les connaissez tous en vieux amis vos livres,
Les uns ensanglantés comme un soleil couchant,
Les autres d'un éclat fauve d'épis des champs,
Et ceux-ci d'un bleu tendre et clair de primitif,
Et ceux-là miroitants et blancs comme le givre
Ou d'un vert assombri de feuillage captif.

Votre main se fait douce ainsi qu'une caresse
Lorsque vous entr'ouvrez de vos doigts amoureux
Tel livre sommeillant en des songes heureux
Parce que sur les plats rouges et effacés
Parmi l'or blond du lierre et des roses en tresse,
S'irise une couronne aux chiffres enlacés...

Vous aimez le passé dans votre âme d'artiste
Comme ces paradis clairs des missels anciens,
Le beau passé dont les livres sont les gardiens,
Le passé d'âge d'or, le seul qui soit réel...
Aujourd'hui n'est qu'un songe... à peine s'il existe...
Demain est le reflet du mirage éternel...

MÉDAILLONS DE RELIURE

sur une reliure en peau de truie estampée

à Edmond-Maurice Lévy

Dans le demi-jour pâle et bleu de la vitrine
Près d'une Bible grecque en veau fauve poli,
Il est un très vieux livre écaillé par l'oubli
En peau de truie usée aux douceurs ivoirines.

Sur les plats écrasés dont l'empreinte s'efface,
Nulle couronne d'or de comte ou de marquis
Ne greffe, en son blason d'azur enorgueilli,
La devise d'émail où deux chiffres s'enlacent.

Ni feuillages de lierre enroulés en dentelle,
Ni filets d'arabesque aux ors capricieux,
Ni mosaïque à vif en dessins précieux,
Ne rehaussent l'éclat de ses pâleurs mortelles.

C'est un livre très vieux où l'on a peine à suivre
Le geste rédempteur et beau d'un Christ en croix...
Et des femmes pleurant de tristesse et d'effroi...
Un vieux livre scellé de deux fermoirs de cuivre.

Avec son art grossier et naïf de verrière
Aperçue au fond d'une église à l'infini,
Il a l'effacement merveilleux et jauni
D'une miniature à fleurs de bréviaire.

Il semble avoir gardé sous son rude estampage,
— Comme le diaphane et mystique reflet
Demeuré dans les yeux des vierges à jamais —
La patine des mains et la rouille des âges;

Pour que vos doigts légers qui le frôlent à peine
D'une caresse émue et lente d'amoureux,
Se fassent très câlins, très doux et très pieux
Au souvenir vivant des caresses anciennes.

Psautier gothique en velours rouge

Drapé de velours rouge et clos de deux fermoirs,
C'est un psautier gothique orné d'enluminures,
Qui sommeille en l'étui de basane à marbrures
Où le titre s'incruste en des entrelacs noirs.

Sur les plats adoucis dont l'incarnat se fane
En teintes de camée et de roses sainfoins,
Se greffe et s'entrelace à chaque angle des coins
La double fleur de lys vermeille et diaphane.

Mais sur la tranche à vif dorée aux petits fers,
Se courbe l'arc d'azur de deux initiales
Que fleurit la guirlande antiquée en spirales
Des bourgeons assombris et des feuillages clairs.

Tandis que blasonnant les marges et la tranche
Les longs signets de soie inégaux et passés
Évoquent les traits doux, amoureux et lassés
D'une vierge au missel et qui prie et se penche.

Reliure de Nicolas Eve

Ce maroquin flexible aux teintes orangées
Fut verdi par le temps et bronzé par l'oubli,
Comme un buste d'Amour que l'âge ensevelit
Sous la mousse olivâtre et les herbes frangées.

Innombrable semis héraldique et doré,
Les lys à trois fleurons et les flammes trémières
Alternent sur les plats en lignes régulières,
Sans volute inutile ou feuillage azuré.

Les angles ennoblis de couronnes royales
Se rehaussent d'un chiffre et s'ornent d'un collier,
Où se meurt, en son vol à jamais prisonnier,
La colombe divine aux ailes cruciales.

Et maintenant, dans la vitrine sans écho,
Un double ruban bleu de soie effilochée
Engourdit de silence et crispe en sa jonchée
Ce livre qui fut jeune et qui n'est plus qu'un mot.

Reliure de Grolier

Le maroquin strié de nervures brunies
Est d'un roux mordoré de feuillage d'automne
Que le soleil dégrade en teintes infinies,

Tandis qu'un noir losange incrusté sur les plats
S'entrelace aux dessins d'une double couronne,
Parmi l'or azuré des souples entrelacs.

Aux contours, encerclés d'une âpre ligne droite,
Serpente et se dénoue en chaînette d'argent,
Dentelle à petits fers ou mosaïque étroite.

Et, comme en un blason de devises timbrées,
Dans la couronne immense et centrale émergeant,
Se détache le titre en romaines dorées,

Tandis qu'au bas du plat, en sa formule brève
Jehan Grolier en fit hommage à ses amis
Pour qu'aux feuillets s'évoque un seul et même rêve.

Et seuls ouvrent encor de leurs doigts très pieux
Ces livres d'autrefois que le temps a blêmis,
Les amateurs fervents qui se souviennent d'eux.

d'après une reliure en vélin

à la mémoire de José-Maria de Hérédia

CANDIDE et diaphane et de teinte crémeuse,
Le vélin blond greffé aux angles de lys d'or
Recouvre pour la vie et drape pour la mort,
Dans le demi-jour vert des vitrines dormeuses,
L'exemplaire royal des œuvres de Pétrarque.

Le long filet doré qui serpente et se noue,
Éraflé sur les plats et bruni par le temps,
Semble l'âpre fil d'ombre aux quenouilles flottant
Que sur l'estampe antique et le long de sa joue
Dévide à son fuseau l'inexorable Parque.

Mais l'or se défleurit et la blancheur s'efface;
Et de fauves reflets nuancent le vélin
Qui, fané dans son rêve et pâle en son destin,
Imite la douceur pieuse d'une châsse
Que ferment les volets d'un diptyque d'ivoire.

Le silence lui pèse et les siècles l'écaillent,
Et l'ombre se dessine à ses plats endormis,
Et ma main, au toucher de sa peau, a frémi,
Comme sous un baiser une femme tressaille,
Parce que se ranime en sa frêle mémoire,

Et que s'éveille, au chaud frisson de mes caresses,
Avec le souvenir du Louvre et de Bourgueil,
Écho d'un fier sonnet de prière ou d'accueil
Geste de gentilhomme ou regard de princesse
Tout un passé d'amour, de légende et de gloire.

Manuscrit ancien

à monsieur Émile Chatelain

C'est un vélin gothique en lettres onciales
Que pour servir la règle et honorer son Dieu
Enlumina d'azur un chanoine pieux
Dans le calme embaumé de sa collégiale.

Un rinceau d'or fleurit la page initiale
Où se détache ainsi qu'en un vitrail joyeux
La majuscule ornée aux volutes de feu
Qui courbe sa dentelle en crosse abbatiale.

Mais vous, érudit calme amoureux du passé,
Vous cherchez à surprendre, en ces traits effacés
Comme un clair paysage en un brouillard de neige,

Sous la ligne hésitante et dont l'encre a blêmi,
Et le sigle discret où chaque mot s'abrège,
Quelque sens invisible et longtemps endormi.

avant les Xylographes

à monsieur Victor Mortet

Le plus beau livre ancien fut un livre de pierre
Où toute la pensée humaine se résume,
Comme le Moyen-Age extatique en prière
Se dresse et ressuscite en son nimbe de brume,
Parmi l'envol fragile et léger jusqu'aux cieux
Des cathédrales de granit et de lumière.

C'est un livre vivant sculpté en toutes lettres
Où chacun dans sa douce ignorance peut lire,
Comme l'ont épelée autrefois nos ancêtres,
La légende gothique et jeune des martyres
Enroulée à la frise ou peinte aux vitraux bleus,
Qu'une âpre floraison printanière enchevêtre.

Tandis que, couronnant le haut portail du sacre,
Dans la rose frangée et pourpre épanouie,
Patriarches d'azur ou prophètes de nacre
Redisent aux échos des races éblouies
La constance à travers les siècles d'une foi,
Qu'atteste l'Évangile et que l'Amour consacre.

En sa chape ouvragée et vieille de symboles,
Comme l'évêque à vif des lourds fermoirs de cuivre,
Agenouillée, avec le ciel en auréole,
La cathédrale immense est le livre des livres,
Hystorié de fleurs pour chaque jour des mois,
Et toute page ouverte aux versets des Paroles.

Sur ces feuillets géants de granit, la pensée
Se gravait plus durable en son rêve et plus forte
Du rythme aérien de sa ligne élancée
Que les balbutiements confus de phrases mortes
Que la poussière efface et que blêmit le temps,
Sur les riches vélins d'écriture amassée.

Et le soir velouté de pourpre et bleu qui rampe,
Découpant au profil rêveur de Notre-Dame,
Comme dans le mystère adouci d'une estampe,
Des nimbes de lueur et des grappes de flamme,
M'a fait songer à la Bible en couleurs d'antan
Que m'expliquait ma mère, à mi-voix, sous la lampe.

un livre de prix de l'an douze

à mon cousin Marcel Bonnerot

GERCÉ comme un pastel et comme un vieux visage,
C'est un livre de prix conservé d'un autre âge,
Dont la peau se dessèche et s'arrache par plaques.

Sur le dos arrondi doré aux petits fers,
Que plisse en quatre endroits la couture sur nerfs,
On lit le titre à vif : *Hymnes de Callimaque*.

La tranche impérieuse et déjà effacée,
Où se mêlent la pourpre et l'ombre nuancée,
A les tons assoupis des étoffes anciennes.

Sur le plat brun cerclé d'un double filet d'or,
Nulle palme bombée et rigide ne tord
Son orgueil périssable ou sa gloire incertaine.

Mais au feuillet de garde une simple étiquette,
D'une écriture pleine, inclinée et très nette,
Désigne le collège et le prix et la date.

Pour affermir sa marque et sa propriété,
Le lauréat de l'an douze a fait serpenter
Sa signature immense en lettres écarlates.

Gloriole inutile et vaine renommée,
Que consacra jadis en phrases de fumée
Pommereul général et préfet d'Indre-et-Loire,

Puisqu'il n'est demeuré de ce siècle pâli
Sous le trophée inverse et le laurier cueilli
Que deux noms inconnus sur un livre de gloire.

en signet pour un livre de vers

à monsieur Lehot

Dans un de ces longs soirs silencieux d'hiver,
Lorsque vous serez las de la vie et des choses,
Resongeant au printemps ensoleillé de roses
Qui frémissait de joie entre les buissons verts,

Lisez, dans votre rêve où plus rien n'est amer,
Quelque livre très doux de poésie éclose
Pour que s'envole au loin tout votre esprit morose
Selon l'essor du rythme aérien des vers.

Au chant évocateur des strophes effeuillées
Le calme renaîtra des anciennes veillées
Où vous parliez d'amour et d'enfance à mi-voix.

Lors, sur la page où votre âme s'est apaisée,
Mettez, en souvenir des songes d'autrefois,
Le signet odorant d'une fleur écrasée.

en marge d'un Ronsard

à Henri Chervet

Avril est descendu avec ses corbeillées;
La chanson des oiseaux du ciel s'est éveillée;
Et dans l'air enivrant de fleurs et de bourgeons
Flotte l'odeur d'amour des premières feuillées.

Et ce matin, rêveur à l'âme bruissante,
J'ai vu fuir devant moi, au détour d'une sente,
Sous le soleil qui les vêtait de rayons blonds,
Un doux jeune homme aux bras de son adolescente.

Ils se diront, tout bas de peur qu'on les entende,
Les mêmes mots jolis de fièvre et de légende
Que murmure l'amour de toute éternité;
Leurs lèvres en baisers mêleront leurs offrandes;

Leurs corps s'assoupliront aux frissons des caresses,
Et quand, un soir de deuil et d'amère détresse,
L'inévitable mort aura pris leur beauté
Nul ne saura qui fut l'amant et la maîtresse.

Jadis, aux siècles d'or des royales victoires,
Combien, pour leurs amours, avaient rêvé la gloire
De survivre à l'oubli anonyme et commun,
Et dont nul n'a gardé l'éphémère mémoire.

Ni chiffres emmêlés que l'on greffait aux chênes,
Ni marbre épars de buste ou tombe souterraine,
Ne redisent le nom de ceux qui sont défunts.
Car toute fleur se fane et toute joie est vaine.

Mais vous qui reposez en la terre fleurie,
Hélène de Surgère, ou Cassandre ou Marie
Sous l'ombrage jumeau du myrte et du laurier,
La rude mort, qui fait toutes choses flétries,

En fermant vos yeux clairs vous fit plus immortelles,
Puisqu'en ses fiers sonnets où la rime étincelle
Ronsard vous consacra pour présent d'amitié
La louange la plus vivante et la plus belle.

Et mieux que l'anneau d'or serti par un orfèvre,
Mieux que tous les serments et les caresses mièvres,
Pour vous éterniser il a suffi d'un vers
Qui chante et s'éblouisse aux baisers de vos lèvres.

Las! rêveurs et amants se plaisent à relire
Les chants victorieux que Ronsard vous soupire :
Car il flotte parfois aux feuillets entr'ouverts
Le vertige attardé d'un de vos longs sourires.

le Temple des Livres

à la Mémoire de monsieur Jules de Chantepie du Dézert

Une bibliothèque est le plus beau des temples
Puisque sur ses rayons poussiéreux se résument
Tous les peuples, tous les siècles, tous les exemples
Comme un bel héritage anonyme et posthume
Qu'à travers les hasards incessants du destin
Offrent les morts d'hier aux vivants de demain.

C'est la grande cité fatidique des livres
Où chacun doit venir au jour de sa naissance
S'initier au monde et mieux apprendre à vivre,
Selon toute harmonie et toute prescience,
En conformant le heurt des jours quotidiens
Au rythme d'un passé dont ils sont les gardiens.

Dans la paix des rayons et l'oubli des travées,
Que la poussière lente et tenace macule,
Innombrables ainsi que grains d'une cuvée,
Les livres côte à côte et toujours s'accumulent,
Comme le sable blond par les ans amassé
S'exhausse et se prolonge aux grèves du passé.

Et ces livres obscurs aux pages de silence
D'un deuil ou d'un amour confidents éphémères,
Beaux compagnons de rêve ou témoins de souffrance
Et maintenant en proie à la mort séculaire
Sont plus proches et plus humainement vivants
Que les hommes d'hier coudoyés en rêvant.

Ils sont de notre race et de notre famille
Et leur voix, dépassant les longs siècles d'orage
Comme un écho d'aubade attardée aux charmilles,
Nous rappelle que dans le tumulte des âges
Les vivants ne sont qu'un imperceptible accord
Parmi la symphonie éternelle des morts.

Livres abandonnés, vieux livres, mes ancêtres,
Quand je franchis le seuil de votre sanctuaire
Ainsi qu'un écolier craintif devant ses maîtres
Je me sens accablé de lassitude amère
Et du dégoût d'écrire encore et de penser.....
Ma petitesse avorte en face du passé!

Car au secret du temple où l'âge les agriffe,
Sur les papyrus bruns d'écorce un peu ridée,
Sur le parchemin roide ou le papier de chiffe,
Nos phrases et nos mots et toutes nos idées
Gisent, à tout jamais vivaces avant nous,
Comme un rêve inéclos sommeille en des yeux doux.

Et je me sens ému de tendresse profonde
Pour ces livres d'hier que le hasard entasse :
Car ils sont nos amis et leur œuvre est féconde.
Tout disparaît, les rois changent, les siècles passent;
Et seul a survécu de toute éternité
Le livre indestructible en sa fragilité.

Grammaire latine du prince de Condé

à Louis Barrau-Dihigo

Le maroquin rougi semé de fleurs de lys
Que l'automne dessèche et que le passé farde,
Sur les plats encadrés de deux filets d'or, garde
L'immortel souvenir des mains qui l'ont poli.

Sous le paraphe noir, écartelé, on lit
La prière en latin et les notes de garde
Que de son écriture incertaine et bâtarde
Grava Louis Bourbon en hommage à l'oubli.

Le titre est décoré tel un beau bréviaire,
Et chaque majuscule, enluminée et claire,
S'enroule de feuillage ou se nimbe d'azur.

Et maintenant il dort ce vieux livre de classe,
Aveuglé de poussière et de silence obscur,
Sous l'étiquette ovale où la cote s'efface.

Cahier de textes

au professeur Ernest Devillard

Il est des soirs de doute et d'âpre inquiétude
Où l'on se sent mauvais et lâche pour l'étude,
L'esprit vide, la chair triste, les gestes rudes.

Alors, seul dans l'ennui de ma chambre bien close,
Dans un alignement classique je dispose
Carnets de notes, vieux livres et vieilles choses.

Et dans ma serviette usée en molesquine,
J'ai trouvé mes cahiers de textes qu'enluminent
Des dessins emmêlés d'expressions latines.

Feuilletant au hasard ces pages écornées,
J'ai revécu de loin mes meilleures années,
Comme un beau songe enfui de candeur fortunée.

Thèmes ou versions chantaient dans ma mémoire
Sur un rythme lointain d'antienne évocatoire,
Comme des vers, des baisers fous et de la gloire.

O vieux cahier, qui vaux toute une anthologie,
Puisqu'y murmure encor mon passé d'élégie
Et que s'y réveille en un sursaut d'énergie

Ma volonté tenace et farouche de vivre,
Je t'aime d'un amour enfantin qui m'enivre,
Car tu es le meilleur et le plus vrai des livres !

SOUVENIRS DE MON MORVAND

Almanach de demoiselle

à ma tante Marie Beaujard

Dans le premier tiroir du chiffonnier de rose,
Ouvragé d'ornements fleuris en cuivre blond,
Sous l'ombre recueillie et vieille du salon
Où toute mon enfance est demeurée enclose,

Hier, cherchant parmi les écheveaux de soie,
Les dés et les sachets de parfum, j'ai trouvé,
Mignon comme l'Amour où le titre est gravé,
Un almanach dont la couverture verdoie.

La tranche est dédorée et le signet se casse;
Les vignettes sur zinc, que protège un papier,
Sont d'un vieux symbolisme exquis et minaudier
Comme le titre ami : *le Messager des Grâces.*

Les mois, en rangs de saints, parlent d'année ancienne,
Printemps d'un autre siècle où je ne vivais pas,
Où de semblables jours glissaient d'un même pas,
Selon le nombre d'or et l'épacte chrétienne.

Puis des vers, qu'autrefois chantaient les demoiselles,
Sur des airs de cantique et de vieil opéra,
Dans le salon Empire en geste d'apparat,
Avec l'éventail bleu battant comme deux ailes.

En fin, sous les oiseaux et fleurs en frontispice,
Douze feuillets pieux, moitié roux, moitié blanc,
Pour mettre, en souvenir de chaque mois de l'an,
L'inscription d'un deuil ou d'un amour propice.

Mais au bas du feuillet qui forme couverture,
En anglaise élégante et penchée à demi,
J'ai reconnu — baiser des siècles endormi —
Le paraphe effacé de votre signature.

Et vous revivez toute en ces pages vieillottes,
Aïeule au nom fané des romances du temps,
Fleurant, sous leur habit verdi qui se détend,
Parfum mauve de soie et verte bergamote.

Je revois, dans le cadre en or de la grand chambre,
Votre visage étroit d'un blanc pastellisé,
Auprès d'une sanguine où l'oncle au teint bronzé
Vous brave d'un regard, se raidit et se cambre.

Vos cheveux blancs d'argent, frisés en papillotes,
Ogivent votre tempe et nimbent votre front;
Et votre coiffe blanche en malines se fond
Avec votre pâleur où deux yeux bleus tremblotent.

Le corsage est brun puce et froncé à la vierge
Tandis qu'un crêpe blanc de Chine effiloché
Se croise comme un châle et se drape en rucher
Et vous donne l'aspect d'un rêve qui émerge.

J'aime ces riens où tant de choses sont encloses ;
Mais j'ai peur qu'en un âge où je ne serai plus,
On ne le jette au feu comme du superflu,
Le petit almanach du chiffonnier de rose.

Herbier

à Léon Moulin

Au fond d'un vieux pupitre en bois brun d'acajou,
Parmi d'anciens cahiers fleuris de Notre-Dame
Et des lettres de fête à dentelle de flamme,
J'ai découvert, dans un écrin, comme un bijou,
L'herbier, vêtu de cuir d'un rose de bruyère,
Que fit en pension mon arrière grand mère.

Son nom de jeune fille au plat, en lettres d'or;
La tranche est rouge brique ainsi qu'aux vieux volumes;
Le titre, aquarellé sur esquisse à la plume,
Représente une source avec des joncs au bord
Et des myosotis sur fond d'herbe verdâtre
Qu'ombrage un bouleau blanc et gris comme du plâtre.

Il s'exhale un parfum fade et vieillot de foin;
Fixée au feuillet clair par une bandelette
Qui chevauche la tige et retient l'étiquette,
C'est là toute une flore ordonnée avec soin
Selon le classement de monsieur de Candolle
Famille, espèce, et genre aux beaux noms d'auréole.

Les saisons d'autrefois revivent de lueur;
Mais la couleur se fond, se nuance et se fane
Au travers du réseau de veines diaphanes,
Et la page, où s'écrase et se sèche la fleur,
Garde, comme un débris du pollen qui féconde,
Le reflet vert du bois ou blond des plaines blondes.

Bluet bleu de faïence et serpolet rosé,
Marguerite effeuillée au soir des songeries,
Vert laurier du poète ou menthe des prairies,
O fleurs des champs où l'aube a posé son baiser,
Trésor du pauvre, fleurs des yeux de mon aïeule,
Vous n'êtes qu'une tombe où mon cœur se recueille.

Votre vie amoureuse est dans ce vieil herbier
Avec toutes les fleurs que vous avez cueillies,
— Roses de vos printemps que le siècle a vieillies —
Comme demeure et vit, immortel et entier
Dans l'effacement gris d'un dessin à la plume,
Votre portrait d'aïeule en coiffe et vieux costume.

ma Bible

à Charles Virolleaud

Le plus beau livre ancien dont mes yeux se souviennent
Est une vieille Bible in-folio de cuir,
Dont ma mère tout bas m'expliquait les gravures,
Pour que, selon son rêve infini de chrétienne,
Mon âme soit très simple et très bonne et très pure,
Comme un soir de Chaldée où l'on voit s'éblouir
Le rosaire argenté des étoiles anciennes.

Que de fois dans le vide et l'ennui des journées,
A plat ventre étendu, les coudes au parquet,
Devant la Bible immense appuyée à la table
Comme une châsse ouverte aux deux portes ornées,
J'ai cru revivre un peu la candeur idéale,
Que l'homme à son premier réveil d'enfant goûtait,
Sous le souffle attiédi de la page tournée.

Je les revois encore en leur suite rêveuse
Ces vieux dessins naïfs et mal coloriés
Depuis le jardin blond du Paradis terrestre
Plein d'arbres et de fleurs et de bêtes flâneuses
Avec Adam et Ève errants en dieux sylvestres,
Jusqu'à l'Ascension du Christ magnifié
Dans un ciel violet de pourpre glorieuse.

Sous le titre éployé en lettres de feuillage,
Il y avait, pensif et grand comme un aïeul,
Ainsi qu'au bleu vitrail émaillé de l'église,
Dieu le Père assis sur un trône de nuages;
Puis c'étaient Abraham et Jacob et Moïse,
Tous les prophètes blancs aux longs gestes d'accueil,
Et le Messie enfant qu'adoraient les Rois Mages.

LE LIVRE DES LIVRES

Le livre le plus beau n'est que vaine poussière,
Puisqu'un soir, au retour de classe, j'ai trouvé,
Dos disjoint, en lambeaux et gravures tordues,
Ma vieille Bible morte et se traînant à terre,
Tandis qu'à deux genoux sur les pages vaincues
Et poussant de longs cris de triomphe énervé,
Un enfant déchirait mes rêves éphémères.

Et voici qu'en mon âme où le passé s'éplore,
Évoquant en secret l'estampe d'autrefois
Où Rachel amoureuse au bord de la fontaine
Offrait au clair passant l'eau fraîche de l'amphore,
Je me demande aussi quelle Samaritaine,
Par un soir embaumé de silence et d'émoi,
Mettra son baiser d'aube à mes lèvres d'aurore !

mademoiselle M. C.

Amie aux yeux de songe et que je veux aimer,
Pour que mon cœur blessé s'apaise et refleurisse
Comme au printemps d'avril le taillis embaumé
Se dore de la feuille et du bourgeon propice,

Prenez ce petit livre aux pages déchirées
Vêtu grossièrement de parchemin blondi,
Que ferme sur la tranche en deux boucles pourprées
Le ruban de satin où l'âge se raidit.

Vous ne trouverez plus à la première page
La gravure du titre et le portrait sur bois,
Où, le front ébloui du glorieux feuillage,
S'éternisait Ronsard, poète Vendômois.

Les feuillets sont brûlés de piqûres de rouille;
Et tel sonnet s'efface en son tercet dernier,
Qui garde sur le vers où la rime gazouille
L'empreinte du doigt nu qui mouilla le papier.

Et telle Ode d'amour à Cassandre s'oublie
Avec la rose éclose et ses plus beaux souhaits
Parce que le feuillet qu'une corne replie
S'arrache sur la strophe et se coupe en biais.

C'est une très ancienne édition in-douze
En caractères fins et penchés d'Elzévir
Et chaque pièce, comme un massif de pelouse,
S'orne d'une lettrine où des fleurs vont fleurir.

Lorsque voudrez savoir tout bas à quoi je rêve,
Prenez ce vieux Ronsard avec vous et gagnez,
Dans le plus proche bois de silence et de sève,
Un joli coin sous les arbres enluminés.

De vos doigts effilés qu'alourdissent les bagues,
Feuilletez au hasard des pages et des vers,
Et tandis que lirez au rythme des mots vagues,
L'aveu s'envolera comme oiseau dans les airs.

— Ma vie, hélas! ressemble à ce clair petit livre,
Mutilé dans son âme et tôt flétri du temps :
Je voudrais que l'aimiez comme je vous le livre
Sans que nos regards bleus ne s'aillent rebutants

D'une tache étrangère ou d'une déchirure ;
Puis trouverez, l'Amour tournant l'autre feuillet,
Odelette et Chanson et Villanelle pure
Où s'écrase et fleurit le baiser d'un signet.

Lors serez à jamais dans tous mes jours en fête
— Jeune fille au nom doux comme un rêve charmé —
Pour le cœur de l'amant et l'âme du poète
L'amie aux yeux de songe et que je veux aimer.

Sagesse

à monsieur Constant Améro

Vous êtes tout pareil aux sages de la Grèce,
Qui près de la mer bleue et des grèves d'or fin,
Laissaient fuir leur pensée et leur songe sans fin,
Selon le rythme ami de la vague en caresse.

Vous avez vu déjà d'innombrables années
Tordre à votre front blanc le laurier immortel,
Par qui l'homme est un Dieu vêtu d'aube et de ciel,
Malgré l'heure invisible et les saisons fanées.

La vie est courte, hélas! qui vous demeure à vivre;
Et, calme devant l'œuvre aux feuillets commencés,
Vous prolongez vos jours des longs siècles passés
Par votre causerie avec un très vieux livre.

Sous votre main d'aïeul et qui se fait plus lasse
L'autre page se froisse et s'emplit d'inconnu,
Et, toujours souriant de bonheur ingénu,
Vous demeurez, tandis qu'autour de vous tout passe.

Hommage à mes Livres

à ma seconde Mère

O mes livres amis, ô mes seuls confidents
Vous qui, vêtus de soie ou drapés de haillons,
En chaos sur ma table ou droits sur mes rayons,
Sommeillez dans l'oubli, le rêve et le silence,
O mes livres, consolateurs et fécondants,
Vous m'avez fait goûter bien d'âpres jouissances.

C'est vers vous que je viens aux heures attristées,
Heures de deuil, d'ennui morne ou de lassitude,
Quand la chair inquiète et l'âme en servitude,
Et n'osant avouer tout bas, même en rêvant,
Le secret où ma vie un matin s'est heurtée,
J'ai besoin de causer pour me sentir vivant.

Et c'est vers vous encor que je viens pour aimer
Et fuir selon l'envol des rêves infinis,
Quand j'ai peur de la femme et de doigts désunis,
Et que l'esprit troublé des choses de la rue,
Je me sens en moi-même et sans fin m'abîmer
En proie aux désespoirs sous les ombres accrues.

Je vous aime d'amour profond et égoïste,
Comme un petit enfant chérit sa douce mère,
Un amant sa maîtresse, un rêveur sa chimère,
Parce que c'est en vous que l'on peut déchiffrer,
Selon l'heure joyeuse, indifférente ou triste,
La parole éternelle où chacun a pleuré.

O mes livres amis, vous êtes les gardiens
De toute la pensée et le savoir humains,
Puisqu'en vous se résume et se garde sans fin,
A travers le hasard des longs siècles d'orage,
Le passé enchanteur, calme et aérien,
Comme un trésor sacré et transmis d'âge en âge.

C'est en vous que repose, endormie et vivante,
— Comme sous le sol blond la semence enfouie
Se craquelle, tressaille et germe épanouie —
Toute l'intimité de rêve et de douleur,
Cris d'amour, chants d'espoir et plaintes décevantes
Dont, en des temps lointains, s'émurent d'autres cœurs.

C'est à vos feuillets lents et froissés par la main
Qu'un poète en détresse a confié tout bas
Le clair secret d'amour où son deuil succomba,
Et qu'un autre, inquiet de sa chair attristée,
Dans son ivresse vierge ou son orgueil humain,
A mis sa clameur folle, immense et tourmentée.

Grâce à vous je n'ai vu de la vie éphémère,
Où la laideur s'accouple au mal et au mensonge,
Qu'un paysage bleu de printemps et de songe
Où passe, nimbé d'aube et doré de rayons,
Comme les vierges d'or des anciens bréviaires,
Le cortège chantant de mes illusions.

.....

Vous êtes des amis de toutes les minutes,
Les plus vivants, les plus discrets, les plus intimes,
Mêlés sur mes rayons à la foule anonyme
Des livres empruntés, roman, théâtre ou vers,
Étrangers qu'un cachet d'encre grasse rebute
A tout dessin hors texte et dans la marge en clair.

Vous seuls ne mentez point et ne trompez jamais.
Donnant de doux conseils en langage amical :
Remplis d'expérience et de songe idéal,
Vous répondez à tout ce que je vous demande,
Puisqu'à mon âme en feu monte de vos feuillets
Le parfum du passé et des vieilles légendes.

au gré de la rêverie

à Henri Focillon

FATIGUÉ d'un long jour de soleil et d'ennui
Vers le soir, ayant clos les volets et les portes,
J'avais pris le chemin d'herbe et de feuilles mortes
Noué sur la colline et moelleux comme un fruit,
Et puis, j'étais venu m'asseoir au petit bois
Qui s'accoude et se penche et rêve d'autrefois.

Assis sur un quartier de rocher couvert d'or
Par la mousse jaunie et les fétus de paille,
Je lisais, dans l'écho de rime et de sonnaille
Que font les vers légers en prenant leur essor
Et les grands bœufs lointains comme des visions,
Le volume premier des *Méditations*.

Je lisais, et la strophe éperdue en son vol
Imitait tour à tour une fuite d'abeilles
Ou le murmure lent et chevrotant des vieilles,
Ou le chant des grillons cachés au ras du sol :
Et les vers souriaient sur ma lèvre rosée
Comme les baisers blancs qu'on donne à l'épousée.

Oubliant au feuillet un vers inachevé,
Mes yeux suivaient dans l'air un papillon d'image,
Aux ailes d'azur pourpre et fauve de feuillage,
Et distrait, ébloui, je cherchais à rêver
Le quatrain merveilleux et beau de ses couleurs
Qui fuirait de lèvre en lèvre, de fleurs en fleurs.

Le livre abandonné pèse et bâille et va choir ;
Et je penche mes yeux aux strophes fortunées...
Mais la brise en caresse a les pages tournées
Et ce sont, plus vieillots que les plats du dressoir
Ornés de fleurs d'azur et de points d'entrelacs,
Les vers silencieux et languissants du *Lac*.

Le livre était tombé dans l'herbe doucement
Comme un fruit mûr d'été de sa branche pendante,
Et j'allais, clamant l'invocation ardente
Jaillie en vers divins de son âme d'amant,
Avec même enthousiasme et mêmes émois
Que si je les lisais pour la première fois...

Lac! sentimentalisme exquis et suranné
Comme tout ce qui garde un air de vieillerie,
Douce élégie apprise un soir de rêverie
Avec l'œil en fièvre où des pleurs ont bruiné,
Sur l'humble cahier bleu de récitation!
Amour de jeune fille et d'inspiration!

O *Lac!* vers de salons! chant de Niedermeyer!
Leçon des écoliers dans les extraits classiques!
Écho de joie ancienne aux vallons romantiques!
Tes strophes vieilles d'un siècle semblent d'hier,
Et sont jeunes de rythme et d'immortalité,
Comme l'aube, comme l'amour, comme l'été!

Le livre était tombé dans l'herbe doucement,
La page aux vers du *Lac* encore entrebâillée;
Un dernier rai pourpré, glissant sous la feuillée,
Mettait aux rimes d'or un peu de flamboiement.
Jeunes filles mon cœur au vôtre était pareil,
Et mon livre était clos d'un signet de soleil.

à pleines voiles

à mon cousin André Beaujard

ÉTENDU sous la paix de mes sapins bleuis,
Comme un enfant qui rêve et dort,
Je lisais, de mes yeux de lumière éblouis,
Des vers d'azur pailletés d'or.

Il tombait par instants des pommes écailleuses
Sur le sol roux piqué d'aiguilles,
En un bruit sec et court de gouttes d'eau frileuses
Quand pleuvent au vent les charmilles.

Une odeur de résine emplissait mes poumons
De vie amère et de fraîcheur,
Comme la brise immense au loin qui vient des monts
Féconde et fait germer la fleur.

Mes yeux ne lisaient plus que des lettres sans suite;
J'ai laissé choir le livre à terre,
Et, comme un large essaim blond d'abeilles en fuite,
Parmi des touffes de bruyère,

Mon rêve et ma pensée à perte d'horizon
S'envolent en un coup de vent,
Vers quelque paysage aimé de vision
De plus en plus vague et mouvant.

O Livre, esquif de rêve où s'embarquent nos songes,
Les lieux vers lesquels tu fais voiles,
Sont des pays riants de fable et de mensonges
Qu'illuminent d'autres étoiles.

On part à l'improviste, on va de ciel en ciel
Au souffle aérien des mots
Vers d'autres orients, où l'on croit éternel
Le chant de source des échos.

O Livre, nef de fleurs dans la brise des roses,
Mâts bleus et voiles en guirlande
Comme le vaisseau clair d'aube et d'apothéoses
Sur qui, du fond de la légende,

S'en vient le Chevalier du cygne aux yeux d'amour
Vers la Princesse aux yeux d'espoir;
Livre, fais fuir mon âme aux rivages du jour
Quand sur elle pèse le soir.

Comme dans un baiser l'amante s'envole, ivre,
Je veux la joie et les extases,
Et partir au hasard de tes rêves, ô Livre,
Sans autres voiles que tes phrases.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Il a été tiré de ce cahier 2

le livre des livres 5

FRAGMENTS 6

à Edmond-Maurice Lévy 7

Grand mère, qui, le soir, au rougeoiement des bûches.. 9

pour un bibliophile 11

MÉDAILLONS DE RELIURE 15

sur une reliure en peau de truie estampée 17

Psautier gothique en velours rouge 19

Reliure de Nicolas Eve 20

Reliure de Grolier 21

d'après une reliure en vélin 23

Manuscrit ancien 26

avant les Xylographes 27

un livre de prix de l'an douze 30

en signet pour un livre de vers 32

en marge d'un Ronsard 33

le Temple des Livres 36

BIBLIOTHECA

Grammaire latine du prince de Condé 39
Cahier de textes 40

SOUVENIRS DE MON MORVAND 43

Almanach de demoiselle 45
Herbier 48
ma Bible 51

Amie aux yeux de songe et que je veux aimer 55

Sagesse 59
Hommage à mes Livres 60
au gré de la rêverie 63
à pleines voiles 66

Table de ce cahier 71

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour quinze cent cinquante exemplaires de ce huitième cahier et pour quatorze exemplaires sur whatman le mercredi 26 décembre 1906.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 1392

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

a39003 000997030b

CE AP 0020
.C15 V008/8 1907
COO BONNEROT, JE LIVRE DES LI
ACC# 1005543

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 08 02 12 21 2